

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 20 (1898)
Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XX

N° 1

JANVIER 1898

MM. les abonnés de l'étranger qui n'ont pas encore réglé leur abonnements pour 1898 sont priés de bien vouloir le faire sans retard au moyen d'un mandat postal international coûtant, frais compris, 4 fr. 85, que la poste expédiera directement. S'il porte le nom et l'adresse exacts de l'abonné, celui-ci sera dispensé de nous écrire.

Nous rappelons qu'on ne peut, d'un Etat à l'autre, prendre remboursement des abonnements par la poste, à cause des frais disproportionnés que cela entraîne pour les petites sommes.

Beaucoup de nos correspondants de France n'affranchissent leurs lettres que de fr. 0,15, de sorte que nous avons à payer à l'arrivée une surtaxe de fr. 0,20. C'est un timbre de fr. 0,25 qu'il faut mettre sur une lettre simple pour la Suisse.

Les personnes qui renoncent à l'abonnement ont déjà été priées de nous en informer en renvoyant cette livraison avec la bande.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Les Sections sont priées de verser au caissier, M. Ed. Bertrand, les cotisations de leurs membres pour 1898 (fr. 1 par membre), en l'informant, s'il y a lieu, des changements survenus dans leur personnel. Ces règlements doivent être faits au commencement de l'année comptable. Plusieurs Sections n'ont pas encore envoyé la liste de leurs membres pour l'année écoulée, ce qui retarde l'établissement des comptes de la Société.

Il est rappelé aux membres de la Société, et en particulier aux présidents de Sections, que, grâce au subside alloué par la Fédération des Sociétés d'Agriculture, ils peuvent obtenir *L'Abeille et la Ruche* au prix de fr. 3, la *Conduite du Rucher* à fr. 1, les *Nouvelles Observations* de F. Huber (deux volumes) à 4 fr. 80, les *Lettres inédites* du même auteur à 1 fr. 20 et la *Ruche Dadant-Blatt* à 0 fr. 25. Ces ouvrages sont envoyés par le caissier, M. Ed. Bertrand, contre remboursement du coût, augmenté des frais de poste.

ÉTOUFFAGE ET MOBILISME

J'ai été désagréablement surpris de lire dans l'*Abeille Bourguignonne* de novembre et décembre la reproduction d'une partie d'un discours, prononcé à une conférence apicole à Auxerre, par M. l'abbé Boyer, président de la Société d'Apiculture de la Bourgogne, dans laquelle il combat le mobilisme et engage les apiculteurs bourguignons à élever des abeilles dans des paniers, leur disant qu'en les vendant aux étouffeurs du Gâtinais ils feront plus de profit que n'en font les mobilistes.

Il écrit : « *Somme toute la ruche à cadres donne-t-elle de plus amples profits que la ruche commune ou la ruche mixte ? C'est une question à étudier, un parallèle à établir, sans prévention aucune, sans parti pris établi pour ce parallèle. Les mobilistes vont hausser les épaules, ils vont pousser un éclat de rire qui viendra jusqu'à nous. Nous l'acceptons sans en rougir.*

« *Il est bien constaté qu'une ruche à cadres, garnie d'un essaim, coûte 50 francs, y compris les accessoires nécessaires à son exploitation. Et nous pouvons, tous les jours, trouver de bonnes ruches communes, à 15 francs l'une, dans nos campagnes.*

« *Or, voilà deux apiculteurs qui partent en campagne ; tous deux ont l'amour des abeilles. Ils ont chacun 1,500 francs dans leur poche. Le mobiliste, homme avancé, achète 30 ruches à cadres : 1,500 francs. Le second, qui n'est qu'un simple fixiste, mais qui veut s'enrichir, se procure 100 ruches communes au prix de 15 francs l'une : 1,500 francs. Je parierai quand on voudra que le fixiste aura, dès la première année, un bénéfice de plus de 200 francs sur le mobiliste. Je mets 100 francs d'enjeu et le mobiliste mettra 5 francs.*

« *Venons au fait : D'après des apiculteurs sérieux et pratiques, une ruche à cadres peut donner, en moyenne 20 francs par an : 30 ruches, 600 francs.*

« *Un rucher de 100 paniers peut donner 40 essaims, ce qui peut permettre à l'apiculteur de vendre 40 mères à 18 francs l'une = 720 francs. Ajoutons à ce premier chiffre 150 francs, miel et cire = 870 francs. Différence en faveur de la ruche commune : 280 francs. Ajoutez à cela que le mobiliste ne récolte que des piqûres la première et souvent la seconde année. M. de Layens a écrit que la ruche mobile n'entre dans sa force que la troisième année. Il est donc incontestable que la ruche à cadres, à mise de fonds égale, ne produira pas autant que la ruche commune. »*

Je vais prendre la liberté d'examiner l'exactitude des chiffres sur lesquels M. Boyer, sans parti pris, dit-il, base ses calculs. Nous

admettrons que 100 bonnes ruches à rayons fixes coûteront 15 francs l'une. Mais je ne comprends pas comment un acheteur se décidera à payer à M. Boyer 18 francs chacune des ruches mères qu'il lui achètera, quand il peut s'en procurer de bonnes à 15 francs. M. Boyer lui vendra donc seulement la fleur de son rucher ? Mais n'est-ce pas là une perte ?

L'apiculteur à rayons mobiles choisit ses colonies les plus faibles, celles qui sont en retard au moment de la récolte, pour leur faire élever des reines, pour faire des essaims, en échangeant pour cela leur couvain avec celui de ses ruches de choix. Il améliore ainsi la race de ses abeilles, tandis que M. Boyer, en vendant ses meilleures mères, la détériore.

Est-il bien vrai qu'une ruche à cadres mobiles coûte 50 francs ? J'ai sous les yeux le catalogue de M. Maigre, qui est Bourguignon aussi, dans lequel il offre des ruches Dadant-Blatt à 18 francs l'une, par lots de dix.

Si nous ajoutons à ce prix le coût de la cire gaufrée, soit quatre francs, puis la valeur d'un bon essaim non logé, soit 14 francs, nous avons en tout 36 francs par ruche, soit pour 40 ruchées 1,440 francs. Ajoutons à ce chiffre 60 francs pour un extracteur, un enfumoir, un voile, etc., en tout 1,500 francs. Ainsi, pour 1,500 francs on peut se procurer, non pas 30 ruches à cadres, mais 40 avec tous les accessoires nécessaires.

J'admettrai que chacune de ces ruches peut donner en moyenne, en France, 20 francs par an, quoique je trouve ce chiffre un peu bas. D'après cela, les ruches à cadres rapporteront 40 fois 20 francs, soit 800 francs, au lieu de 600. Puis il sera facile de leur faire produire une quinzaine d'essaims valant nus au moins 12 francs chacun, soit 180 francs ; en tout 980 francs.

D'un autre côté, M. Boyer vendra 40 ruches à 18 francs, soit 720 francs, plus 150 francs miel et cire ; en tout 870 francs. Mais il lui faudra déboursier environ deux francs par essaim pour leur logement, soit 80 francs à déduire de 870 francs, ce qui réduira le profit du fixiste à 790 francs. Différence en faveur du mobiliste, 190 francs.

Quant à l'idée que le mobiliste ne récolte que des piqûres, la première et même la seconde année, je sais par expérience qu'elle est absolument sans fondement, surtout depuis qu'on emploie la cire gaufrée. La reine d'un essaim, trouvant des cellules toutes prêtes, ne perd pas un œuf ; ses abeilles ne perdent pas non plus un instant. J'ai vu des œufs pondus et du miel placé dans des cellules de fondation qui avaient à peine été allongées, une heure après avoir mis la cire gaufrée dans la ruche. J'ai récolté 60 livres de miel d'un fort essaim auquel j'avais donné des rayons et une boîte de surplus garnie de rayons aussi. Enfin, nous ne remarquons jamais la moindre diffé-

rence, au printemps suivant, entre des essaims de l'année précédente et de vieilles colonies, si les mères sont également fécondes.

Quant aux piqûres, je ne crois pas que notre ouvrier qui s'occupe spécialement des abeilles en cinq ruchers en reçoive une demi-douzaine par an. Il paraît que M. Boyer a plus de chance que lui sous ce rapport.

M. Boyer, au commencement de sa conférence, a dit qu'on peut envisager l'apiculture sous un double rapport :

L'élevage et la production du miel; ajoutant que ces deux systèmes *se partagent aujourd'hui le monde*.

L'élevage qui est associé à l'étouffage est un procédé contre nature, qu'on s'étonne de voir soutenu et conseillé par le président d'une société apicole. L'étouffage n'est, à ma connaissance, pratiqué nulle part excepté dans le Gâtinais, qui, loin d'être aussi grand que le monde, n'a pas, je crois, l'étendue d'un département. C'est un procédé barbare, que les Gâtinaisiens ont encore rendu plus cruel en le faisant précéder par le culbutage.

M. Boyer est, comme moi, un vieillard, car il écrit dans le même article qu'il a enseigné pendant cinquante ans la manière de chasser les abeilles et qu'il n'a pas été compris. Depuis trente ans j'enseigne le mobilisme au moyen des grandes ruches en France et aux Etats-Unis et, malgré les sarcasmes des fixistes français, j'ai eu plus de bonheur que M. Boyer, car j'ai fait de nombreux prosélytes. La raison de son échec et de ma réussite, c'est que le mobilisme est un progrès, tandis que le fixisme est une routine. Or le progrès c'est l'avenir, c'est la prospérité de l'humanité. Quand nous étions jeunes, M. Boyer et moi, on était mal éclairé par des chandelles, des bougies, des lampes à huile; aujourd'hui on a le pétrole, le gaz, l'électricité. On traversait l'Océan avec des bateaux à voiles, en six ou sept semaines; aujourd'hui la vapeur met six à sept jours. Les diligences étaient à leur début; par elles on allait de mon pays à Paris en 36 heures; on trouvait cela merveilleux; c'était déjà un progrès. Aujourd'hui les chemins de fer font le même trajet en six heures. Il y avait alors, comme aujourd'hui, des retardataires. J'ai discuté avec un homme instruit qui soutenait sérieusement que l'engouement pour les chemins de fer ne durerait pas; ils ne pourraient lutter pour les prix, ni contre les voituriers, ni contre les diligences. Il les critiquait comme M. Boyer critique le mobilisme. Heureusement, la critique de mon compatriote n'a pas produit plus d'effet sur les chemins de fer que celle de M. Boyer n'en aura sur les cadres mobiles.

L'étouffage subira la loi qu'ont subie les autres procédés en retard; il disparaîtra, tué par le progrès, qui, produisant plus de miel, en fera baisser le prix à un tel point que le Gâtinaisien sera forcé de cesser sa vilaine et cruelle pratique, dont le profit doit être

divisé en deux parts, celle de l'éleveur et celle de l'étouffeur, tandis que le mobiliste accumule le bénéfice de l'élevage et de la récolte.

Il y a trente ans, je vendais mon miel ici à 17 sous la livre, en barils de 500 livres. Aujourd'hui, dans les mêmes conditions, nous le vendons cinq sous. La baisse a commencé en France, et elle continuera. Elle ne s'arrêtera guère que quand elle aura atteint un prix assez bas pour que la consommation du miel égale sa production. Qui en profitera? Le consommateur d'abord, qui pourra jouir d'un aliment que sa bourse ne lui permet pas souvent de toucher. Mais l'apiculteur mobiliste n'en souffrira guère, s'il sait se créer dans son voisinage une clientèle à laquelle il vendra ses produits à un prix satisfaisant, et s'il connaît et aime son métier, au lieu d'un rucher il en aura quatre ou cinq, ou davantage, anéantissant les ruchers des fixistes, qui ne pourront soutenir la concurrence ni des abeilles, ni de leur propriétaire.

Il y a trente ans, je pouvais compter au moins une douzaine de propriétaires d'abeilles en ruches fixes dans un rayon d'environ trois kilomètres autour de moi. Aujourd'hui, il n'en reste pas un seul. Il y a bien deux ou trois mobilistes ayant chacun quelques ruches mal gouvernées, mais c'est tout.

Les fixistes américains, en ce temps-là, étaient du même avis que M. l'abbé Collin, qui écrivait dans son *Guide du Propriétaire d'Abeilles*, édition de 1865, page 185, que 20 bonnes ruches pouvaient produire annuellement de 30 à 40 kilogrammes, soit un kilo $\frac{1}{2}$ à deux kilos chacune, à la condition qu'elles n'essaieraient pas. J'avais un voisin qui, ayant entendu dire que je me vantais d'avoir quelques ruchées qui me donneraient 150 livres de miel chacune, répondit que j'étais un hâbleur. Il avait des ruches depuis vingt ans, sa meilleure récolte sur une ruche n'avait pas excédé huit livres. Je le fis inviter à venir voir mon rucher, et quand il se trouva en présence d'une ruche à trois étages de boîtes de surplus pleines de miel, il fut vraiment stupéfié. A-t-il pour cela cherché à changer de système? Non! Chacun de nous naît avec des dispositions naturelles différentes. Un tel d'entre nous qui ferait un bon agriculteur, un bon menuisier, un artiste de talent, s'il n'est pas né avec le goût de l'apiculture ne réussira pas avec les abeilles.

A l'époque dont je parle, il n'y avait pas un pour cent de la population des Etats-Unis qui sût ce que c'était que du miel. Personne n'en avait à vendre. On n'en trouvait que chez quelques pharmaciens qui l'achetaient surtout des chasseurs d'abeilles qui parcouraient les bois pour couper les arbres creux dans lesquels des essaims échappés s'étaient établis. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, on ne trouverait pas une ruche sur cent qui soit à rayons fixes, tant l'apiculture a fait de progrès depuis l'invention de Langstroth; et

on trouve maintenant du miel chez presque tous les épiciers des Etats-Unis, qui l'achètent en bocaux de verre et surtout en vases de fer-blanc de contenances diverses, depuis un jusqu'à 25 kilog., pour lequel ils ont payé un prix supérieur au cours du jour ; parce qu'ils ne l'achètent pas en grande quantité à la fois, et parce qu'on le leur livre tout détaillé et logé.

La question à résoudre pour l'apiculteur est donc de trouver le moyen de vendre le miel qu'il produit, non en gros lots à bas prix, mais en quantités diverses, suivant les besoins de sa clientèle.

Le rédacteur des *Gleanings* a raconté, dans un des derniers numéros de son journal, comment le frère de Weed, l'inventeur de la machine à mettre la cire en feuilles sans fin, a vendu une grande quantité de miel. Il est parti avec une ruche d'observation, quelques rayons pleins, un extracteur et une quantité de miel liquide en vases de différentes capacités. Arrivé dans une ville de 40,000 habitants, il a demandé à un des principaux épiciers de mettre à sa disposition une fenêtre bien en vue, derrière laquelle il a établi sa ruche d'observation et des rayons de miel ; puis il a extrait le miel de quelques rayons devant les clients, en le leur faisant goûter. La plupart d'entre eux, sachant que ce miel était pur, en achetèrent, et non seulement il a vendu tout son miel à un bon prix, tout en donnant une part du profit à l'épicier, mais il s'est fait une clientèle, qui, ayant vu les procédés employés pour l'extraire, aura pleine confiance en lui dans l'avenir. Naturellement, ce procédé ne peut être employé en hiver.

Nous avons eu recours à des moyens à peu près semblables pour faire connaître nos produits. Membres d'une société d'horticulture qui se réunit chaque année dans des localités différentes, nous avons proposé de faire une réunion chez nous. Notre offre ayant été acceptée, nous avons montré comment nous faisons la cire gaufrée, et comment nous extrayons le miel. Nos co-sociétaires et des gens du voisinage en grand nombre ont goûté notre produit, ont vu de leurs yeux qu'il était pur, et aujourd'hui notre nom sur une étiquette suffit comme garantie de pureté.

Décembre 1897.

Ch. DADANT.

L'*Indicateur Apicole Delaigues* pour 1898 consiste en un carton représentant la vue d'un rucher et auquel sont fixées douze petites feuilles à détacher. Chaque feuille contient un sonnet, le calendrier du mois et des instructions sommaires pour la conduite des ruches. Au dos se trouvent des annonces. Prix 0 fr. 45 franco chez M. Delaigues, à Ste-Fauste (Indre).

L'*Agenda de l'Apiculteur pratique* de l'Etablissement Apicole La Croix en est à sa troisième année et non à sa deuxième, comme nous l'avions indiqué par erreur.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

FÉVRIER

L'hiver que nous traversons est extraordinairement doux, mais aussi très humide; les brouillards ne nous quittent guère et le soleil ne se montre que très rarement. Nos abeilles, bien tranquilles, ont l'air de se trouver dans les meilleures conditions possibles; mais, prenons garde ! Ces hivers, où l'atmosphère est toujours si calme, la température si douce, ne sont pas toujours les plus favorables au bien-être de nos petites bêtes. L'air ne se changeant que difficilement dans les ruches, il arrive fréquemment que les abeilles souffrent de cette stagnation et dans telle colonie le nombre de mortes augmente rapidement si l'apiculteur n'y porte remède. Plus que jamais, cet hiver, il est nécessaire d'avoir les trous de vol ouverts dans toute leur largeur. Layens recommande même de mettre entre le plateau et le corps de ruche des cales à peu près comme nous avons l'habitude de faire pendant la grande récolte.

A cet égard, les colonies logées dans les pavillons se trouvent certainement dans de moins bonnes conditions que nos Dadant et Layens placées en plein air; une ventilation s'établit dans ces dernières même à travers les parois. Nos cartons-témoins ⁽¹⁾ montrent là toujours beaucoup moins d'abeilles mortes que dans nos casiers en pavillon.

Pendant le mois de décembre, les abeilles ont pu faire quelques petites sorties; vu la bonne qualité des provisions de l'année dernière, elles pourront maintenant supporter sans inconvénient une réclusion prolongée jusqu'à la fin de février, époque où généralement a lieu la première grande sortie. L'apiculteur se gardera ce jour-là d'ouvrir les ruches de peur qu'une reine ne soit tuée dans l'agitation générale. C'est le soir, après la rentrée des abeilles, qu'il pourra le mieux reconnaître si parmi ses ruches il y en a qui sont sans reine. Celles-là resteront encore longtemps agitées quand dans les autres tout est rentré dans le plus parfait silence; et si l'on donne un petit coup à ces ruches, les abeilles ne font pas entendre un doux et court bruissement, mais une plainte prolongée. Toutes les colonies qui présentent ces signes doivent être marquées comme suspectes; pour s'assurer de leur état, on les visitera à fond plus tard.

Après la première grande sortie, la reine reprend généralement la ponte d'une manière sérieuse, si elle n'a pas déjà commencé avant; on doit se garder de stimuler ce travail. Ces pontes précoces épuisent souvent et la reine et les abeilles avant le temps. Plus longtemps une colonie se repose, mieux cela vaut.

Belmont, le 21 janvier 1898.

Ulr. GUBLER.

(1) Cartons placés sur les plateaux pendant l'hiver. — Réd.

DÉPLACEMENT DE RUCHERS EN ÉTÉ

La *Revue* a déjà parlé par ci par là du déplacement de ruchers en hiver ou au printemps avec un résultat variable.

Si ma mémoire ne me fait pas défaut, personne n'a tenté de faire cette opération en été. Si cela peut intéresser vos lecteurs, je vais leur raconter ce que j'ai essayé à Bâle et qui m'a pleinement réussi.

Mes deux grands ruchers, composés d'une centaine de ruches, étant situés à une bonne demi-heure de distance de mon domicile, je décidai de faire un dépôt dans le jardin de mon propriétaire (en ville) pour pouvoir exécuter rapidement les commandes de reines et d'essaims qui m'étaient demandés d'urgence. Tout alla bien pendant deux ou trois mois, mais malheureusement la dame de la maison, en cueillant des haricots, fût piquée au bout du nez par une de mes abeilles. Elle fit un tel tapage que je demeurai tout interdit. Je la consolai de mon mieux en lui promettant que dans trois jours mes ruches seraient placées ailleurs. Il y en avait 22, toutes très fortes et prêtes pour l'hivernage. Un jardinier de mes amis demeurant tout près, à environ 200 mètres de distance, m'offrit un bel emplacement et le 21 août, entre 7 et 9 heures du soir, les 22 ruches furent déménagées et replacées exactement comme elles se trouvaient dans le jardin du domicile. Quel fut le résultat? Le lendemain, je n'osais me rendre au jardin, craignant d'avoir fait une bêtise, mais, à ma grande surprise, je ne vis que quelques centaines d'abeilles voltigeant dans tous les sens. Je courus chez le jardinier — il était 2 heures après midi — et nouvelle surprise, je vis que les 22 ruches rapportaient beaucoup de pollen et volaient tout aussi bien que le jour avant à l'ancienne place. J'eus pitié des abeilles qui s'obstinaient à rester au premier emplacement, et je mis à leur disposition une ruche vide dans laquelle j'avais placé un rayon de couvain et un peu de miel. Le soir, elles étaient dans la ruche, mais comme il y en avait très peu, je reportai le tout chez le jardinier et ne vis le lendemain que le quart des abeilles de la veille revenir au domicile. Les jours suivants il n'en revenait plus. J'avais pleinement réussi.

Une autre opération du même genre, mais plus en grand, m'a aussi réussi l'année suivante.

J'avais deux ruchers pavillons, plus une trentaine de Dadant, soit en tout 92 fortes ruches, dans la propriété d'un grand brasseur au petit Bâle, près des Langen Erlen. Ces ruches avaient énormément souffert pendant l'hiver, parce qu'elles étaient placées au bord du carré, converti en hiver en étang pour faire la glace nécessaire à la brasserie.

Pendant les mois de décembre et de janvier, cet étang était

visité tous les jours par des centaines de patineurs qui venaient s'asseoir sur les ruches, secouer leurs patins contre les parois des pavillons, etc.

A la fin de janvier, il n'y avait plus de provisions dans les ruches et il fallut, bon gré mal gré, les nourrir fortement. Je distribuai deux sacs de sucre = 200 kilos en 3 jours. N'étant nullement tenté de recommencer un autre hiver, je cherchai un nouvel emplacement, cette fois beaucoup plus sûr et surtout plus tranquille, à 150 mètres plus loin, derrière une fabrique. Enhardi par mon premier essai, je pris quatre hommes pour m'aider et le 5 septembre, entre 4 heures et 8 heures du matin, les 92 ruches étaient déménagées. Les quelques abeilles qui revinrent à l'ancienne place, ne furent pas perdues; le soir du premier jour et le lendemain matin, je ne pus trouver nulle part trace d'abeilles en groupe ou mortes.

Il faut avoir soin de reconstituer le rucher exactement comme il était pour qu'il n'y ait pas de confusion.

Je prierais ceux qui ont eu l'occasion de faire des essais semblables d'en faire connaître les résultats. Pour mon compte, j'ai la ferme conviction qu'un rucher peut être déménagé en plein été, mais il faut tout enlever.

E. RUFFY.

A PROPOS DE L'HIVERNAGE

Réponse à M. le docteur Latinne

Monsieur le Rédacteur,

La Société d'apiculture de Delémont, savoir M. Fleury, ancien maire, et le soussigné, soit en tout deux personnes (voir livraison de septembre, bas de la page 165), vient d'avoir une réunion convoquée à l'extraordinaire vu la sortie générale des abeilles.

Ce n'était ni pour renouveler le Comité, vérifier les comptes ou demander à la Confédération un subside pour nourrir au printemps les ruches qui n'ont pas assez reçu cet automne, mais bien pour vérifier une dernière fois si toutes les ruches se trouvent d'aplomb et si le *trou de vol est grand ouvert*.

Comme ce travail s'est fait sans trop de peine et qu'il me reste une partie de l'après-midi disponible, je ferai, avec M. Crépieux-Jamin, que je rencontrerai pour sûr en route, une petite visite à M. le docteur Latinne, que nous trouverons au coin du feu ou dans son jardin en train de rétrécir les trous de vol de ses ruches.

Je vous dirai tout d'abord, Monsieur le Docteur, que n'ayant pas eu les moyens de faire mes classes universitaires, je ne vous suivrai pas longtemps dans vos conclusions scientifiques du coin du feu. Je viens tout exprès vous faire savoir que je ne puis les accepter.

M. Crépieux-Jamin vous l'a déjà dit, il n'y a pas longtemps; nous en avons causé en route et son opinion n'a pas changé non plus.

Discutons un peu. Vous prétendez que les grands apiculteurs ou maîtres, que vous connaissez aussi bien que moi, sont en désaccord; vous n'y êtes pas, j'ai, au contraire, la conviction qu'ils sont tous d'accord sur tous les grands principes à suivre pour faire de l'apiculture rationnelle et que, s'il y a des discussions, c'est sur des questions de détail dont je ne veux pas m'occuper. Voulez-vous d'un seul coup couper par sa base l'édifice construit avec tant de peine et au prix de si grands sacrifices? Sur quelles expériences vous basez-vous pour cela?

Votre lettre a l'air de faire fi des progrès immenses réalisés dans la culture des abeilles et tend à engager les commençants à reprendre les paniers dont le nombre disparaît rapidement et pour cause.

Que diriez-vous, docteur, si je prétendais que la méthode préconisée il y a quelque vingt ans par vos confrères, était et doit être la meilleure? Je veux parler des saignées. Je me rappelle du temps où il fallait saigner à tout propos. Aviez-vous la fièvre, vite la lancette; pour une simple migraine, vite une ventouse. Il y avait partout du sang à enlever mais pas à remettre. Les vétérinaires aussi suivaient la mode. Et maintenant? bernique! plus assez de sang, on vous dira: vous êtes pauvre en sang, il vous faut refaire votre sang; enfin, on ne saigne plus. Il y a eu évidemment aussi progrès dans l'art de guérir. Il y a progrès partout et nous devons marcher avec lui.

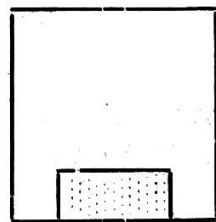
J'ai vu avec plaisir que M. Crépieux-Jamin s'est donné la peine de rechercher ce que j'avais dit les années précédentes sur l'hivernage de mes ruches. Je vous prie de croire que ce n'est qu'après de longues années d'expérience avec beaucoup de ruches et dans plusieurs pays que je me suis enfin décidé à laisser les trous de vol grands ouverts pendant l'hiver.

Je ne fais aucune opération au rucher sans faire un raisonnement; il faut que je sache pourquoi une chose doit se faire ainsi plutôt qu'autrement, et ce système m'a amené à faire de belles découvertes en apiculture. Il fut un temps où je calfeutrais partout avec un soin minutieux; coussins, matelas, papier, carton, vieux habits, etc., tout était mis à contribution; les trous de vol étaient réduits autant que les auteurs d'alors le conseillaient. Résultat au printemps: hivernage très irrégulier, familles réduites, rayons moisies, provisions avariées, dyssenterie, ruches orphelines, et que sais-je encore. Cela se répétait toutes les années. Après avoir beaucoup réfléchi, je fis le raisonnement suivant: Les abeilles respirent; il leur faut donc de l'air. En été, il leur est facile de s'en procurer, mais en hiver lorsqu'elles se trouvent si serrées les unes contre les autres, en ont-elles besoin? Je dis oui, il leur en faut et surtout de

l'air pur. Graduellement, je fis mes essais — toujours plus concluants — et depuis plus de dix ans, *je ne fais plus de pertes en hiver*, abstraction faite de quelques accidents dûs à des causes étrangères à ma méthode. J'ai des ruches à grands cadres et à petits cadres, les unes sont à bâtisses chaudes, les autres à bâtisses froides ; peu importe, je vous promets que je les reverrai toutes en bonne santé en mars. Certaines années, j'hiverne avec du sirop de sucre, d'autres fois c'est avec du miel foncé ; plus de dyssenterie, plus de pertes de ruches.

Je ne veux pas discuter longtemps avec vous sur la propolis ; les abeilles l'emploient pour se garantir de toutes espèces d'insectes amateurs de miel ou de cire ; pour rendre les cadres le plus fixes possible, elles mettent de la propolis partout. Elles l'emploient aussi pour se garantir de certains ennemis qui peuvent s'introduire nuitamment dans les ruches et en enlever le miel. Nous avons trouvé une fois un escargot embaumé ; les abeilles l'avaient tout enduit de propolis. Si elles avaient ce grand besoin de se garantir du froid, pourquoi ne rétréciraient-elles pas elles-mêmes mes trous de vol ?

Pour vous prouver que j'y vais hardiment, je dois vous dire que j'ai hiverné les 20 ruches Dadant-Blatt du rucher des Neuchamps de la manière suivante : Trous de vol grands ouverts, miel très foncé. Tous les cadres en place, coussins par dessus. Ces coussins ont la forme suivante : Une ouverture de 20 centimètres sur 10 pourvue de toile métallique servant au nourrissage est pratiquée derrière. L'hiver passé, je ne me suis pas donné la peine de boucher ces ouvertures avec des feuilles sèches ou des chiffons. Résultat en mars : 20 ruches en parfaite santé, couvain abondant, ruches pleines d'abeilles fin avril ; cellules royales dans plusieurs ruches au commencement de mai. Il y avait pourtant un assez fort courant d'air de cette manière. Je ne conseille pas d'aller si loin, j'ai seulement voulu vous convaincre que les abeilles ne meurent pas de froid dans nos régions et que les courants d'air ne leur sont pas si funestes qu'on veut bien le croire.



Je suis partisan du calfeutrage au printemps, en mars, avril et mai à cause du couvain.

Si j'obtiens toujours un bon hivernage, il ne faut pas seulement l'attribuer à l'aération des ruches, il y a d'autres facteurs à prendre en considération.

Il faut commencer la mise en quartier d'hiver de bonne heure. Fin juillet ou commencement d'août, est le meilleur moment. J'en vois sourire quelques-uns et pourtant ils ne me mettront pas dans mes torts. Sitôt que le miel de seconde récolte est extrait (quand il y en a), il convient d'examiner chaque ruche à fond, de disposer les cadres — sur lesquels les abeilles feront leur groupe — de la manière

la plus rationnelle, de taxer exactement les provisions que ces cadres contiennent, d'en laisser de 7 à 9 suivant l'importance de la colonie, de voir si la mère est de qualité irréprochable et jeune, puis de compléter les vivres jusqu'au 15 août par de fortes doses de sirop de sucre distribué seulement le soir et si possible tiède. Les avantages de ce système sont les suivants : les abeilles nées en juin et juillet et qui ne sont d'aucune valeur pour l'hiver se chargent d'intervertir le sirop, de le transporter tout autour du couvain et de l'operculer. Cet apport de vivres fait produire de 5 à 8 cadres de beau couvain qui éclora fin août. La ruche se trouvera alors dans les meilleures conditions possible d'hivernage ; 12 à 15 kilos de provisions operculées, bien placées, une masse de jeunes abeilles qui ne travailleront qu'au printemps et ne seront pas vieilles avant le temps comme cela arrive dans les ruches nourries en septembre et octobre. — Tout ce que je viens vous dire a déjà été dit depuis longtemps. Pour réussir, il suffit de l'essayer une fois, mais c'est ce que les trois quarts des apiculteurs ne font pas.

Vous excuserez la longueur de la présente, etc.

E. RUFFY.

Nouvelle lettre à M. Crépieux-Jamin

Très honoré Monsieur,

Je ne saurais assez vous remercier de la générosité avec laquelle, porté par le flot de l'opinion actuelle sur l'hivernage, vous voulez bien tendre la main à un pauvre nageur qui tente de remonter le courant.

J'avais dit, sans plus, que nos maîtres ne sont pas d'accord entre eux et qu'ils cherchent encore leur voie, et pour me prouver le contraire vous venez me dire que, pour couvrir leurs ruches, M. Ruffy se sert de planchettes, et M. Dadant replie sa toile sur les cinq cadres du milieu pour empêcher que les abeilles ne rongent le matelas au printemps. D'autre part, nous savons que M. Bertrand conseille le coussin, tout comme M. Cowan et M. Maujean, lequel a même offert ses planchettes en disponibilité à M. Pincot, qui ne veut que cela. Quant à M. Labé, c'est un théoricien.....

Accord parfait !.....

Vous poussez même l'obligeance jusqu'à me donner le secret de cet accord parfait, formé de dissonnances, et vous m'apprenez, ce qui m'a échappé, je l'avoue, que c'est affaire de climat. On ne se fût jamais douté que les expérimentateurs cités habitent, les uns dans les régions voisines du pôle, les autres près des zones tropicales.

Et pour prouver que les apiculteurs ne cherchent plus leur voie, vous citez l'exemple de la Conduite du Rucher qui change les dimensions des entrées à chaque édition. Oseriez-vous assurer que les dernières données seront définitives et que la 10^{me} ou la 20^{me} édition de ce guide si précis et si précieux n'en préconiseront pas d'autres ?

Car tout le monde ne partage pas votre douce quiétude et votre assurance au sujet de l'hivernage. La publication de mon Etude m'a valu des lettres d'encouragement et de félicitations de nombreux apiculteurs sérieux. L'une de celles que j'ai sous les yeux émane d'une des autorités les plus éminentes du monde apicole, une autorité derrière laquelle vous aimez vous abriter. Cette lettre, après avoir dit que mon travail, très intéressant et *très opportun*, fera du bien à l'apiculture, se termine ainsi : « car, pour un grand nombre de possesseurs d'abeilles, la question d'un bon hivernage est encore un problème non résolu. »

Après l'appui que vous m'avez donné pour étayer mes affirmations, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre de ce que vous m'avez gratuitement prêté une sottise : Je ne vois ni où ni quand j'ai dit et répété que l'apiculture est une science tout court. Mais quelqu'un a dit que, avec deux lignes d'un homme, on le fait pendre. Il paraît même que l'on pourrait être pendu avec une ligne de son voisin. C'est pour éviter cet accident que je signale la chose.

Il est donc bien acquis, et vous l'avez très bien prouvé, que l'apiculture n'est pas encore arrivée, dans la question de l'hivernage du moins, à ce bienheureux sommet, lieu de délices et de repos, où tous les apiculteurs, confondus dans un embrassement général, pourront contempler le chemin parcouru, les difficultés vaincues et savourer en paix la joie du triomphe.

Nous y touchons presque. Il ne s'agit plus, comme vous le dites très bien, que « de préciser davantage encore les règles de l'hivernage qui sont déjà très satisfaisantes ». Il ne reste plus qu'à trouver, expérimentalement bien entendu, quelque chose qui ne soit ni coussin, ni toile, ni planchettes et qui soit tout cela à la fois, quelque chose qui contente tous les apiculteurs de tous les climats et qui contente en même temps l'abeille ; quelque chose qui, sans asphyxier celle-ci, empêche les gâteaux et le pollen de moisir.

Nous avons, il y a quelque trente ans, sous la direction de maîtres habiles, appris quelque peu le langage de la nature ; depuis, un peu par nécessité professionnelle et beaucoup par goût, nous nous sommes efforcé de ne pas désapprendre. Ne nous sentant pas assez d'ingéniosité pour glaner encore utilement sur le terrain de l'observation intelligente et subtile, où il ne reste que des débris de planchettes, de toiles et de coussins, nous nous sommes contenté d'interroger l'abeille, et voici ce qu'elle nous a répondu :

« La plupart de nos malheurs et de nos misères viennent de ce que vos frères nous aiment trop et veulent, à tout prix, nous faire du bien malgré nous.

« En ce temps-là, nous vivions heureuses : notre demeure n'était ni luxueuse ni grande, mais elle était à nous ; nous l'aménagions de notre mieux, à notre goût, travaillant l'été pour l'hiver, et jamais une main barbare ne venait y mettre le trouble. Il est vrai qu'il fallait arriver à la saison avec la mesure juste, ni trop ni trop peu, sous peine de passer, en un clin d'œil, mais sans trop souffrir, de vie à trépas. A ce, nous étions résignées : le « *sic vos non vobis* » est un arrêt qui pèsera toujours sur notre race.

« Quand on nous eut logées dans des palais, on ne voulut plus notre mort, mais avec les grandeurs commença notre martyre.

« Vous connaissez l'histoire de Garo. Croyant que les gros fruits doivent se trouver sur les grands arbres, il eût voulu les citrouilles sur le chêne et les glands au potager. Comme Garo, mes nouveaux maîtres, déduisant trop étroitement leurs conclusions de théories scientifiques qu'ils avaient rêvées, sans tenir compte des circonstances variables et complexes que l'on rencontre dans toutes les questions de physiologie, eurent peur de nous voir périr d'asphyxie et nous ménagèrent de l'air à volonté.

« La physiologie comparée eût pu leur apprendre, s'ils l'eussent voulu, que les exigences respiratoires ne sont pas les mêmes pour tous les êtres vivants et que notamment dans deux états particuliers, celui d'hibernation et celui d'incubation, très semblables au point de vue des combustions organiques, la consommation d'oxygène est considérablement réduite. Ce fut là le moindre de leurs soucis.

« Il était décidé qu'il nous fallait de l'air, beaucoup d'air, et cela serait.

« Heureusement nous avions la propolis et les trous se bouchaient à mesure qu'ils s'ouvraient.

« — Comment? A-t-on jamais vu? Mais c'était de la folie! Nous étions des insensées, incapables de comprendre le bien qu'on nous voulait. Passe encore de la propolis en été pour arrêter la fausse-teigne, mais en hiver! Ou bien nous étions des paresseuses qui préfèrent mourir dans un air méphitique, plutôt que de consacrer quelques heures, après la mort des papillons, à débayer les fenêtres; ou bien encore nous étions des entêtées et des capricieuses qui, quand nous le voulions, passions bien l'hiver dans des cheminées, dans des ruches renversées, ou fendillées ouvertes à tous les vents.

« Enfin que vous dirai-je? La raison du plus fort est toujours la meilleure. On nous le fit bien voir: Il fut arrêté qu'on ne préparerait plus nos quartiers d'hiver que bien tard, quand nous ne pourrions plus protester.

« Alors ce fut autre chose.

« Le grand air, aidé souvent par des parois trop minces ou la pénurie des provisions, introduisit le froid dans nos ruches. De là pour nous ce cortège de misères: quelquefois mort de toute la famille; souvent moisissure des gâteaux et du pollen, mortalité exagérée, accusée par de nombreux cadavres et même des glaçons dans nos ruches; toujours grande consommation de provisions et usure prématurée des membres de la famille.

« On accusa l'humidité et l'on inventa les matières absorbantes, tout en agrandissant les entrées.

« Personne ne voulut comprendre que la cause unique de la condensation de la vapeur est le froid, qu'il soit occasionné par le courant d'air, par la protection insuffisante des parois ou par des ruches disproportionnées au volume de notre foyer de chaleur; personne ne pensa que la prétention de faire absorber par des matières poreuses la vapeur d'eau dans un espace communiquant avec l'atmosphère est aussi raisonnable

que celle de vouloir empêcher le débordement d'un fleuve au moyen d'une éponge.

« Ce système encore ne réussit pas à tout le monde. On se divisa : il y eut des partisans de courants d'air, verticaux, obliques, horizontaux et des ennemis du courant d'air, lesquels cependant, comme M. Jourdain qui faisait de la prose, faisaient du courant d'air sans le savoir. Et tandis que les planchettes, les toiles et les coussins se prennent aux cheveux, sans se faire du mal, parce qu'ils sont d'accord, les coups tombent sur notre dos, et la guerre se fait à nos dépens. »

Ainsi parla l'abeille.

Il ne faut pas plus se fier aux dires des bêtes qu'aux dires des gens. Il ne faut croire que ce que l'on voit, et encore : la nature parfois est un prestidigitateur habile. J'ai voulu voir, quelques amis firent de même, et maintenant nombreux sont déjà ceux qui peuvent témoigner que l'abeille a raison.

Nous avons, avec nos ruches, aménagées comme je l'ai dit, traversé, sans encombres, des hivers doux et d'autres qui par leur rudesse et leurs méfaits font époque dans la vie d'un apiculteur et nous avons toujours retrouvé nos colonies bien organisées, pleines de santé et de vigueur, sans traces d'humidité en dedans des partitions et sans cadavres sur le plateau.

Et maintenant, très honoré collègue, s'il arrive un jour que, ne voulant plus vous contenter des règles très satisfaisantes sur l'hivernage, vous tendiez au mieux, ou que tout simplement vous désiriez satisfaire une curiosité bien naturelle, ne fut-ce que pour avoir le légitime plaisir de mettre à néant les prétentions d'un rêveur qui croit avoir raison contre tout le monde, essayez prudemment (le sage ne s'engage jamais à fond) de faire hiverner quelques colonies comme l'indiquent nos abeilles. Quand vous aurez vu, de vos yeux vu, quand, balance en mains, pesées avant et après l'hiver et surtout après la récolte, vous aurez comparé les diverses méthodes, alors, votre plume, si bien taillée, au lieu d'aller s'émousser contre la vérité, sera à côté de la mienne pour défendre l'abeille et pour combattre des préjugés qui la torturent et l'empêchent de nous donner tout ce qu'elle peut produire.

Je vous prie d'agréer, très honoré Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

Dr LATINNE.

GLANURES

Le marché du miel en France. — Voici comment le journal *L'Apiculteur* apprécie la situation dans sa livraison de janvier :

« 1897, triste année pour les apiculteurs, récolte généralement au-dessous de la moyenne et avec cela, pour les producteurs de miels surfins, coalition des marchands de gros qui a eu pour résultat une baisse de 20 % sur ces miels, baisse qui a naturellement entraîné les bons miels blancs du pays, lesquels, de 90 fr., sont tombés à 80 et 85 fr. Cette baisse est d'autant plus sensible que la récolte a été inférieure; il y a dans ce fait une contra-

diction qui fait d'autant plus sentir la main pesante du commerce de gros. Devons-nous voir cette baisse se maintenir? C'est bien à craindre, car il est certain que la production actuelle est et restera supérieure à celle des années précédentes et que le gros ne désarmera pas. Si encore cette baisse devait être profitable aux consommateurs on pourrait faire passer le bien général au bien particulier, malheureusement il ne semble pas devoir en être ainsi, le commerce de détail, quoique ayant payé quelques francs de moins, a maintenu ses prix et le miel est resté un article de luxe qui doit donner 50 à 60 % de bénéfice. Si nous ajoutons à cela l'entrée en France des miels étrangers à un prix très inférieur, nous ne pouvons espérer un relèvement des cours.

« Le remède à cette situation, nous ne le voyons que dans le relèvement des droits de douane; peut-on espérer l'obtenir? »

Succès obtenu avec le système Wells. — Un correspondant du *British Bee-Journal*, M. F. Pritchard, à Salop, lui écrit en date du 10 janvier :

« J'ai conduit deux ruches selon la méthode Wells pendant ces quatre dernières années et j'ai eu le plus grand succès. Chez moi, une ruche Wells donne un rendement égal à celui de trois ruches isolées, et de mes ruches à deux reines celle qui donne le plus beau résultat a les entrées placées aux deux extrémités de la ruche, de sorte que le vol des abeilles a lieu dans des directions opposées. Elles travaillent ainsi comme deux ruchées séparées. Dans les autres ruches Wells, les deux entrées sont percées dans la paroi de devant, tout en étant séparées par une planchette. Cette faute, car je considère que c'en est une, m'a causé toute sorte de tracas. Quelquefois je trouve toutes les abeilles dans un seul compartiment, ou bien l'une des familles est orpheline. En fait, il est rare que les abeilles soient de la même force dans les deux compartiments. Je vois que d'autres apiculteurs ont eu la même expérience que moi à ce sujet, mais je crois que la meilleure manière de remédier à cet inconvénient, c'est de placer une des entrées d'un côté de la ruche et l'autre dans la face opposée.

« Une autre chose que j'ai remarquée, c'est que la famille la plus forte et dont les abeilles sortent le moins en hiver est celle dont l'entrée est orientée dans la direction que l'on considère généralement comme la plus défavorable.

« Je ne me donne jamais la peine d'examiner si les trous dans la planche de séparation sont bouchés ou non, vu que c'est longtemps avant que M. Wells ait fait connaître son système que j'ai découvert que les progénitures de deux reines peuvent travailler dans un magasin commun et se comporter comme une seule famille. Cependant je ne recommande pas la méthode Wells aux commençants; elle convient mieux aux apiculteurs d'une expérience consommée. Je me construirai encore néanmoins quelques ruches adaptées au système des deux reines, car c'est celui qui me donne le plus de miel. »

Guérison de la loque par l'acide formique. — Nous extrayons du *Bulletin de la Société Comtoise* la lettre suivante :

« Mon rucher est quelque peu abandonné, car j'ai été découragé tant par la loque que par la mauvaise récolte de l'année.

« Je crois cependant avoir triomphé de la loque. Elle s'est manifestée tout d'abord dans mes ruches à cadres, à cause de la mauvaise nature de la cire gaufrée qui, sans doute, était contaminée. J'ai employé la naphthaline, le camphre, qui ne m'ont pas empêché de perdre douze ruches. L'acide formique seul a eu un plein succès. Je l'ai employé selon la méthode indiquée par M. Bertrand dans la *Conduite du Rucher*, c'est-à-dire en solution au 10 %, mêlée à un peu d'alcool pour obtenir une plus prompte évaporation.

« Je n'ai pas fait repeindre mes ruches vides contaminées avant d'y mettre une nouvelle colonie. Je les ai désinfectées avec du phénol, puis lavées largement avec de l'eau bouillante dans laquelle j'avais fait cuire de la menthe sauvage; enfin, je les ai badigeonnées avec de la *thymiline*, puissant antiseptique préparé par M. Thiéry, pharmacien à Etreaupont (Aisne). La même thymiline m'a servi pour désinfecter les rayons gaufrés que la loque avait un peu endommagés. Mes nouvelles colonies ainsi traitées n'ont pas été atteintes de la contagion. Voilà les quelques renseignements que je puis vous donner. Puissent-ils être utiles à quelques confrères. 27 août 1897. J. FAVROT, curé de Siez-en-Varais. »

La Symphorine. — Voici une amie des abeilles et aussi une vieille connaissance, du moins pour quelques-uns. Mais, est-il bien vrai que cette plante, ou plutôt cet élégant arbuste, soit connu et surtout apprécié comme il le mérite? Je ne le crois pas. A tous égards, elle est si précieuse pour l'apiculteur, elle a, depuis si longtemps, fait ses preuves, qu'il n'est vraiment plus permis de ne pas lui faire une grande place au soleil.

Je vous présente donc la reine des plantes mellifères, une cousine germane du chèvre-feuille, le *Symphoricarpos fructu albo*, autrement dit la « Symphorine ».

Quelques mots sur sa végétation et vous saurez qui elle est. Tout le monde a rencontré un peu partout, ces touffes buissonnantes, ramifiées, enchevêtrées et couvertes à l'automne d'une profusion de boules blanches. Ces boules, isolées ou en grappes, ce sont les fruits qui renferment une ou deux graines noyées au milieu d'une gelée molle et onctueuse. La vue de ces fruits, d'un blanc éclatant, a séduit plus d'un enfant qui, souvent, a tenté d'en faire des comestibles.

La fleur? Une toute petite clochette rose s'étalant le long des innombrables tiges ou terminant chacune d'elles, faisant une tache fraîche sur le vert sombre du feuillage et rappelant assez bien la corolle pendante du muguet des bois.

Son lieu de prédilection? Elle n'en a pas. Tout lui convient : terrains secs ou humides, lourds ou légers ; elle prospère partout, s'accommode de toutes les expositions et subit toutes les mutilations sans le moindre inconvénient.

Ornementale, elle l'est comme pas une ; c'est l'hôte habituel des grands parcs, le décor obligé des bosquets et des massifs. En voilà déjà plus qu'il n'en faut pour la rendre populaire.

Sa valeur mellifère? Elle est tout simplement incomparable. Comment apprécie-t-on cette qualité chez une plante? Par l'empressement et l'assiduité des abeilles à la fréquenter. Ce signe ne trompe jamais. Avez-vous un plant ou mieux une haie de symphorine près de vos ruches, jugez-en vous.

même. Déjà très tôt le matin, vous percevez à quelque distance de l'arbuste un bourdonnement pareil à celui d'une véritable colonie. Approchez davantage : vous verrez alors une légion de butineuses qui se disputent littéralement le nectar des corolles ; chacune des petites clochettes roses est à peine quittée, qu'elle reçoit déjà la visite d'une nouvelle ouvrière ; et cela continue, et cela dure jusqu'à ce que, depuis longtemps dans les champs et les prés, les ouvrières aient été chassées par l'approche du crépuscule.

Une prairie de coucou elle-même est presque délaissée, si à proximité se trouve une plantation de symphorine d'une certaine importance. Déjà un seul de ces buissons attire tant de butineuses que leur nombre comparé à celui des autres occupées ailleurs est dans la proportion de dix à un.

Par les mauvais temps ou par un vent défavorable à la miellée, les abeilles sortent très peu ; c'est ici qu'on reconnaît sa supériorité : même alors, la symphorine est toujours fréquentée. ⁽¹⁾

J'ai dit reine des plantes mellifères ; elle l'est à plus d'un titre. Sait-on combien dure sa floraison ? Retenez-le, apiculteurs ! depuis juin jusqu'en octobre, sans interruption. Ce n'est donc pas seulement une source de nectar pendant la miellée elle-même, c'est aussi et surtout la planche des mauvais jours. Quand les corolles sont rares partout ou quand les graines succédant aux fleurs ont fait naître la disette, la symphorine étale seulement alors ses plus belles grappes, une bonne aubaine pour les butineuses. La ponte, grâce à quelques haies bien touffues de symphorine, peut continuer dans les ruches, comme au printemps.

Quant à sa multiplication, ce n'est vraiment qu'un jeu. Peu de plantes, en effet, donnent une si abondante profusion de drageons souterrains. Ceux-ci envahissent la terre avoisinante à un, deux mètres et plus, et sont toujours munis de racines. On n'a que l'embarras de les arracher et de les mettre en place. Une fois installée, la symphorine est presque une plante sauvage ; elle persiste et se développe indéfiniment ; il est même assez difficile de s'en débarrasser là où elle a pris naissance.

Ainsi donc la propagation de cette plante est non seulement utile, mais elle s'impose à tous les apiculteurs. Pour la formation des haies, notre buisson à fleurs roses peut être égalé, mais n'est certes dépassé par aucune plante. Ayant une tendance naturelle et invariable à se renouveler constamment du bas, il atteint rarement plus d'un mètre cinquante ; il « drageonne » pendant toute la bonne saison.

Il existe en pleine campagne des clôtures (un peu rares malheureusement) presque exclusivement composées de symphorine, et ces clôtures sont remarquables de vigueur et de rusticité. De même sur les talus, la symphorine fait encore merveille ; on peut s'en rendre compte à l'approche de certaines gares. Si donc une haie caduque est à renouveler ou une nouvelle à créer, à l'œuvre.

Il existe une miellée de tilleuls ; pourquoi n'existerait-il pas une miellée permanente de symphoricarpos, si celui-ci était suffisamment répandu ?

(Extrait du *Progrès Apicole*.)

L. SIMONARD, à Quiévrain.

⁽¹⁾ Ces visites à la symphorine, pendant les temps défavorables, ne sont-elles pas dues à ce fait que les arbrisseaux sont à proximité du rucher, généralement ? Les abeilles, dans cette circonstance, ne s'éloignent pas et visitent les fleurs qui se trouvent dans un rayon très rapproché. Ceci ne tend pas à diminuer la valeur mellifère de la symphorine, excellente entre toutes les plantes mellifères. — *Réd. du Progrès Apicole*.

Dix années d'exploitation d'un rucher. — M. X. Tapie, à Tournay, président de la Société du Sud-Ouest, donne dans le bulletin *Les Abeilles* le compte rendu détaillé de sa triste campagne de 1897, qui se résume par une dépense de 3 1/4 kilog. de miel par colonie et il ajoute :

« Ce sont là, sans nul doute, des résultats déplorables, en face desquels on comprend que plus d'un novice soit porté au découragement. Fallait-il pour cela les dissimuler ? Je me refuse à le croire. Nous tromperions nos confrères au lieu de les éclairer, si nous nous abstenions de leur montrer le revers de la médaille, si nous leur laissions ignorer qu'en apiculture, comme en toutes choses humaines, il y a des hauts et des bas ; si, en face du tableau de nos brillantes récoltes, nous omettions de leur présenter, à titre de correctif, celui de nos insuccès. Pour se faire une juste idée de la production d'un rucher quelconque, il n'est rien de tel que d'envisager les résultats d'une période un peu longue. Chez moi, sur un ensemble de neuf années, voulez-vous savoir à quoi se réduit en définitive l'échec, pourtant si complet, de ma dernière campagne ? C'est très facile à déterminer.

« A la fin de 1896 la moyenne du rendement par ruche pendant huit années était de	23 k. 092
Ce qui porte pour chaque ruche le produit moyen des huit années à	184 k. 736
Retranchant la perte moyenne de l'année 1897	3 k. 220
Reste pour le produit moyen de neuf années.	181 k. 516
dont le neuvième, représentant la moyenne par ruche et par an, est de	20 k. 168

Ainsi, malgré deux années absolument mauvaises sur neuf, chaque ruche a produit encore un peu plus de 20 kilog. par an. Est-ce bien décourageant ? »

M. Tapie établit le compte de son exploitation depuis le début ; il en ressort qu'il se trouve aujourd'hui à la tête d'un rucher de 25 colonies (21 Dadant et 4 Layens) dont le coût, ainsi que celui d'un outillage complet, est entièrement amorti, et qu'il reste en plus un bénéfice de fr. 1265. Or, il y a eu, dans cette période, deux années absolument mauvaises, une très médiocre et trois années de tâtonnements. De plus, le rucher n'a obtenu son développement à peu près complet qu'à l'entrée de la 6^{me} année. En se basant sur la moyenne des neuf années écoulées, 25 ruches lui représentent, bon an mal an, un rendement annuel de 500 kilog. de miel.

NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

U. Kramer, Enge, Zurich, novembre. — En ce qui concerne la campagne apicole nous sommes dans le même embarras que vous et cet hiver et au printemps il sera difficile de satisfaire la clientèle. Le canton des Grisons seul a fait une bonne récolte, mais l'apiculture y est en retard et ces miels des Alpes sont trop chers pour la majorité des consommateurs, Ici aussi les miels étrangers viennent nous faire concurrence et s'offrent à bon marché. Que faire ? Rien, se taire. Cela durera jusqu'à ce que nos miels de qualité supérieure deviennent suffisamment abondants. La nature a bien fait les choses : chaque pays préfère le goût de ses propres produits. Nos vins après mais aromatiques, comme nos miels forts, sont considérés comme de premier ordre dans notre Suisse allemande. Vous êtes d'un autre avis et vous avez raison de même. Respectons la voix de la nature.

Vous savez que nous avons organisé la vente du miel par la Société Centrale ; c'est un essai.

Ph. Millon, Lyon, 6 décembre. — C'est sous l'habit militaire que je vous écris, je suis soldat depuis un mois et mes abeilles vont beaucoup souffrir, car la moitié de mes ruches communes n'avaient pas fait leurs provisions d'hiver.

Mes Layens m'ont donné environ 5 kil. ; les Dadant-M. 42 kil. chacune. Celles-ci sont supérieures et surtout bien plus commodes pour faire la récolte et les rayons étant moins hauts sont moins sujets à se gondoler. A l'avenir je n'achèterai que des Dadant.

J. Alibert (Aveyron), 13 décembre. — La récolte a été nulle dans notre région, j'ai dû approvisionner mes colonies.

Le 15 septembre j'ai trouvé la reine d'une ruche morte sur la planchette d'entrée et l'ayant visitée quelque temps après j'ai trouvé deux cellules royales ouvertes et du couvain. Le 10 octobre j'ai retrouvé encore sur la planchette une seconde reine qui n'était pas encore morte mais engourdie par le froid : alors j'ai visité la ruche et j'ai trouvé du couvain de tout âge. Ayant passé une autre visite quelques jours après, j'ai trouvé onze cellules, les unes operculées les autres ouvertes, et toujours du couvain. Il y a eu toujours quelques mâles et il y en a encore. Cette ruche a toujours montré beaucoup d'activité.

Si la ruche contenait du couvain de tout âge près d'un mois après la mort de la vieille reine, ce serait la preuve que l'une des jeunes a pu être fécondée, grâce à ce qu'il existait encore des mâles, mais la présence de ceux-ci actuellement laisse un léger doute. On voit cependant quelquefois des mâles subsister malgré la présence d'une reine fécondée.

C. Reymond-Lambelet (Neuchâtel), 14 décembre. — La journée de hier 13 décembre était si belle que les abeilles ont fait une sortie et volaient comme au printemps.

L. Matter-Perrin, Payerne, 20 décembre. — Les colonies en hivernage sont extrapopuleuses ; celles trouvées pauvres en provisions ont été largement alimentées ; malgré cela on devra surveiller de bonne heure la suffisance des vivres, car il est probable que la température douce que nous avons eue jusqu'à présent, qui a occasionné trop de sorties et favorisé la ponte, aura par conséquent beaucoup diminué les provisions. — Le 13 décembre les abeilles étaient en mouvement comme en un jour de récolte, elles cherchaient de l'eau.

Ely, Deinvillers (Vosges), 23 décembre. — Je vois d'après la *Revue* que l'année a été à peu près mauvaise partout, mais je n'ai pas à me plaindre si je me compare à mes voisins, qui sont obligés de nourrir ; ma récolte a été au-dessous de la moyenne, mais mes colonies ont des vivres en suffisance pour arriver au printemps.

P. Fabre, Trausse (Aude), 23 décembre. — La récolte dans nos contrées a été mauvaise, presque pas de récolte, mais de bonnes provisions pour l'hiver. J'ai eu la perte d'une colonie trouvée faible à la visite du printemps et un mois plus tard envahie par la fausse-teigne. J'ai dû brûler les gâteaux et passer la ruche à la vapeur de soufre.

Albin Droux, Chapois (Jura), 26 décembre. — L'hivernage jusqu'à aujourd'hui s'est fait dans d'excellentes conditions. Les abeilles dans la dernière quinzaine de décembre s'en revenaient chargées de pollen, récolte que, dans nos pays de montagne, je n'ai jamais vue depuis 52 ans que je fais de l'apiculture.

Pétronin (Vosges), 26 décembre. — L'année 1897 est la plus mauvaise pour l'apiculture que j'ai eue depuis 1888 que j'ai commencé ; elle a été absolument nulle. J'ai pris dans les hausses environ 6 kilos par ruche qu'il a fallu rendre à l'automne pour compléter les provisions d'hiver et avec cela les colonies ont juste pour atteindre le mois d'avril.

Guissard (Meurthe-et-Moselle), 28 décembre. — L'année apicole a été mauvaise dans nos parages. Beaucoup d'apiculteurs ont dû avoir recours au sirop pour compléter les provisions hivernales de leurs abeilles. Depuis 25 ans que je suis mobiliste avec la ruche Layens, je n'avais jamais laissé d'aussi amples provisions, puisqu'en mars beaucoup de colonies auraient pu facilement recommencer deux hivernages, et cependant, en septembre, je constatais que c'était précisément ces familles-là qui étaient, en majeure partie, les plus pauvres.

J'ai déjà vu beaucoup de mauvaises saisons où les abeilles n'avaient pu rien récolter par suite de pluies et de froids prolongés, mais cette année est la première où je constate

que malgré des mois de juin et de juillet relativement chauds, je n'ai pu remarquer un seul jour de miellée. A partir des gelées de mai et des orages du commencement de juin, la végétation est devenue souffreteuse et languissante pour le reste de la campagne.

L.-J. Cléau (Saône-et-Loire), décembre. — Je ne veux pas laisser s'écouler une deuxième année d'abonnement à votre excellente *Revue* sans venir vous remercier des sages conseils que j'y ai puisés, conseils qui m'ont permis de faire mon apprentissage d'apiculture sans acquérir trop cher cette expérience dont tout débutant, tout novice, est invariablement privé.

Mes deux petits ruchers contiennent chacun six ruches, qui, sans être dans l'opulence, peuvent cependant attendre sans crainte le mois d'avril, époque à laquelle j'ai coutume de les seconder à coup de sirop. Chez moi comme partout la récolte de 1897 a été médiocre. Le Charollois (?) a cependant donné tout l'été, mais en très minime quantité; tout a été fini dès le 15 août, époque à laquelle ont commencé les interminables pluies et bourrasques.

Trocme-Mignot (Somme), 4 janvier. — J'ai été très surpris d'apprendre par votre *Revue* de novembre dernier la mort de M. G. de Layens, cet homme si bon, si bien conservé, qui aimait tant à voir un rucher bien tenu. J'ai eu sa visite plusieurs fois; quand il voyageait de Lille à Paris il descendait à Epehy et venait me voir. Je le faisais souper ou dîner avec nous; c'était un homme très sobre, buvant très peu. Je fais mes hydromels d'après ses procédés et je m'en suis toujours trouvé bien.

Deux mots sur nos abeilles : tout le monde se plaint de l'année qui vient de s'écouler, mais moi j'ai été bien content; cela tient sans doute à mes fortes colonies et au peu d'essaims que je fais.

Lécullier (Charente-Inférieure), 19 janvier. — C'est avec peine que j'ai appris le décès de M. de Layens.

Dans ma contrée (un très petit rayon, car je n'ai pu avoir des détails précis au loin), le commencement de l'année a été trop beau, car au moment où les prairies, surtout artificielles, allaient fleurir, l'abondance des récoltes a obligé les propriétaires à couper les foins quinze jours trop tôt... pour nos abeilles. En général très médiocre récolte et je suis absolument de l'avis de mon excellent conseil qui signe : La Vingeanne. Pour celui qui a beaucoup de temps et quelque argent le mobilisme peut donner de beaux résultats, mais pour nos braves ruraux que les dépenses effraient, à juste titre quelquefois, et qui n'ont ni la science ni le temps d'apprendre, la ruche commune à rayons fixes, qui ne coûte presque rien, vaut mieux, et je trouve bien hardis les gens qui prônent le mobilisme pour s'en faire un revenu au détriment de celui qui a déjà de la peine à joindre les deux bouts. Je ne veux pas dire, et suis loin de le penser, que le mobilisme n'offre pas d'avantages sérieux, même dans l'arrondissement de St-Jean-d'Angély, au contraire, mais le premier épargné étant le premier gagné, nous ne pouvons, à celui qui nous demande notre avis, conseiller ce qu'on ne peut pas faire.

Bien surveillée et dirigée, la ruche Wells peut avoir et donner beaucoup. Pourquoi, dans quatre Wells que je connais, deux à moi, deux à l'un de mes amis, les deux ruchers distants de 20 kilomètres, les abeilles ont-elles propolisé tous les trous de la planche de séparation ?

Je ne vous parlerai pas de mes ruches, car ne pouvant y voir souvent en temps convenable, elles vont un peu à la diable; aussi en ai-je perdu une par la fausse-teigne : le miel sent la fleur de marronnier ⁽¹⁾ à pleine bouche et ne sera bon qu'à faire de l'hydromel, qui ne prendrait jamais comme boisson habituelle ici, où nous sommes habitués aux vins de Saintonge et de Bordeaux; pas plus que l'eau-de-vie de miel, ne se rapprochant nullement de nos fins cognacs.

(1) Il s'agit du marronnier indigène ou châtaignier, car le marronnier d'Inde donne un miel de bonne qualité. — *Réd.*

Lettres inédites de François Huber

pour faire suite aux

NOUVELLES OBSERVATIONS

Avec une introduction d'Ed. BERTRAND

Prix : 3 fr., franco. — Bureaux de la *Revue*

Grand Établissement d'Apiculture

Le plus important de l'Europe

Sous la
direction de

A. MAIGRE

Professeur
d'Apiculture

Directeur des Grands Ruchers du Centre

MACON - 169, Rue Rambuteau, 169 - MACON

Grand Prix = Médaille d'Or

*La plus haute récompense décernée aux fabricants français
à l'Exposition Internationale de Bruxelles 1897*

Gros et Détail

Exportation

PRIX MODÉRÉS



Maison entièrement
de confiance

FABRICATION
SOIGNÉE



NOUVELLE CIRE GAUFRÉE



en belle cire jaune, pure d'abeilles et stérilisée

obtenue à l'aide d'un procédé de trempe spécial, dit à trempe sèche, bien plus résistante que l'ancienne, et garantie contre tout effondrement, affaissement et gondolement dans les ruches.

Gaufrage à façon. — Demander échantillons, prix et notice.

ELEVAGE SÉLECTIONNÉ

de l'abeille **Italienne, Carniolienne, Caucasiennne**, Croisées et Communes. Essaims naturels et artificiels. Ruches vulgaires. Plus de 500 ruches toutes destinées à l'élevage.

Grande supériorité des Reines élevées en grandes ruches.

Prière de demander le **Grand Catalogue général illustré**, contenant des renseignements sur les abeilles, le choix d'une bonne ruche, la méthode, la manière de se servir des divers instruments, etc., etc. Ce catalogue est envoyé franco dans tous les pays.